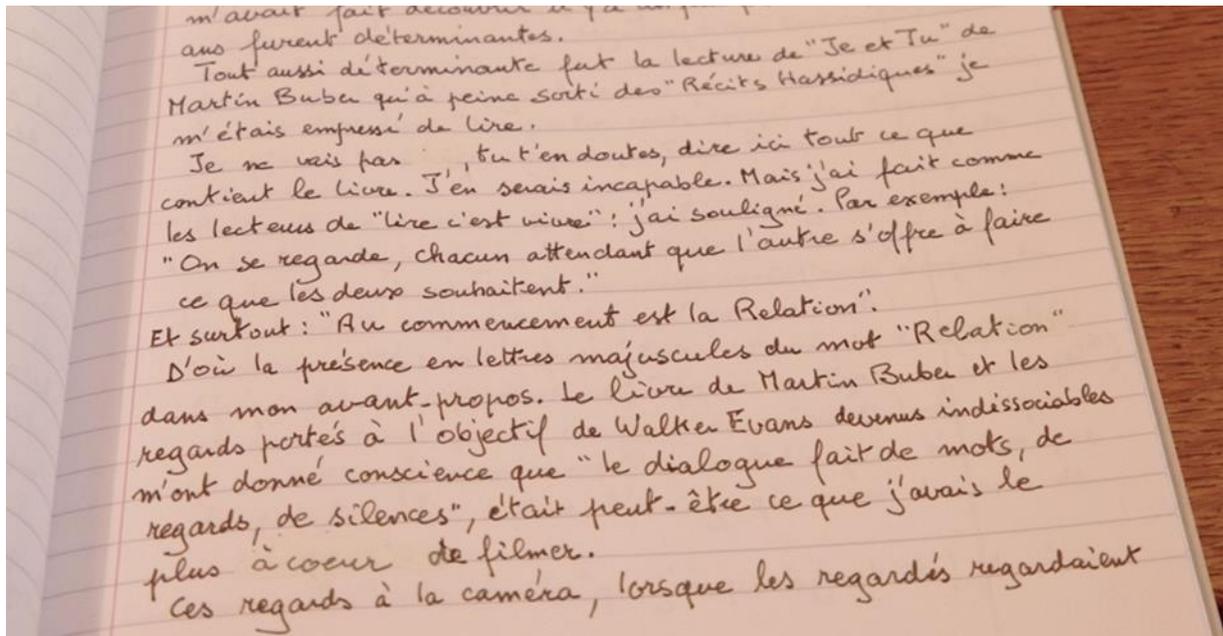




« Sans rencontre on n'est rien »

« Au commencement est la relation »
 (« Je et tu », *Récits hassidiques*, Martin Buber)



Dans la rubrique « Ouverture pédagogique » du site *Mémoires en jeu*, nous avons publié cet été une ressource pour lire en classe *Par instants la vie n'est pas sûre*¹. Dans notre texte introductif, nous avons mentionné la place centrale qu'occupent la rencontre et la relation dans cette lettre fictive que Robert Bober adresse à Pierre Dumayet² :

« Aussi faut-il accepter ce fait : ce que l'on montre n'est jamais l'exacte vérité mais la vérité transformée par notre présence.

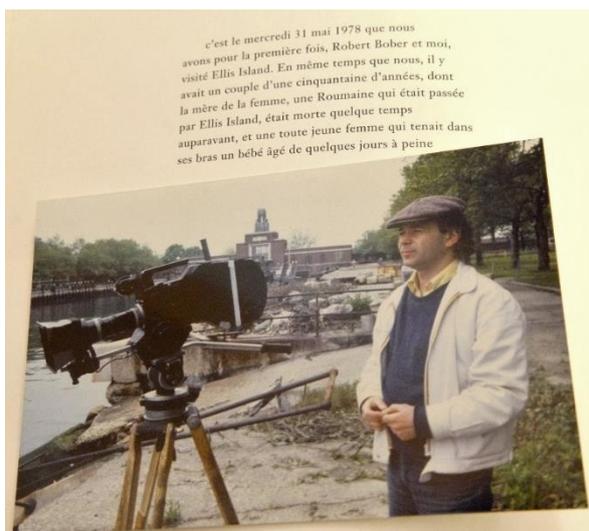
Et c'est là qu'intervient un phénomène précieux : celui de la RELATION.

La relation devient alors une activité essentielle, car elle permet seule ce MOUVEMENT RÉCIPROQUE d'où naît le véritable dialogue fait de mots, de regards, de silences. » (*Par instants, la vie n'est pas sûre*, Paris, P.O.L, 2021, p. 61)



¹ L'article est consultable à l'adresse suivante : <https://www.memoires-en-jeu.com/pedagogie/aller-a-la-rencontre-de-robert-bober/#ftn3>

² La photographie centrale est celle du dernier état du manuscrit de *Par instants, la vie n'est pas sûre* de Robert Bober.



Les mémoires à l'œuvre de... Robert Bober, dans la partie « Rencontres et amitiés », reviennent sur les liens qui l'ont uni à Pierre Dumayet d'une part, à Georges Perec d'autre part : l'écrivain cinéaste nous livre deux très beaux récits de rencontre³, aussi savoureux que touchants, et pose son regard sur la façon dont il a fait œuvre commune avec l'un et l'autre. Avec Dumayet, c'est la « liberté qu'ils se sont donnée l'un à l'autre » qu'il juge « formidable » (10'37-10'41). Évoquant Perec, Robert Bober explique comment ils ont réalisé *Récits d'Ellis Island*, ce film « à la

première personne du pluriel » : « on a travaillé beaucoup sur la connaissance qu'on avait l'un de l'autre. » (23'59-24'01)

Mais la vie et l'œuvre de Robert Bober comportent bien d'autres histoires d'amitié, sources d'inspiration et de création : « Tout s'est passé grâce aux rencontres. [...] Ces rencontres, c'est ce qui a dirigé ma vie, je crois. » (*Les mémoires à l'œuvre de... Robert Bober*, « Écritures : cinéma et littérature », 5'22-5'26)

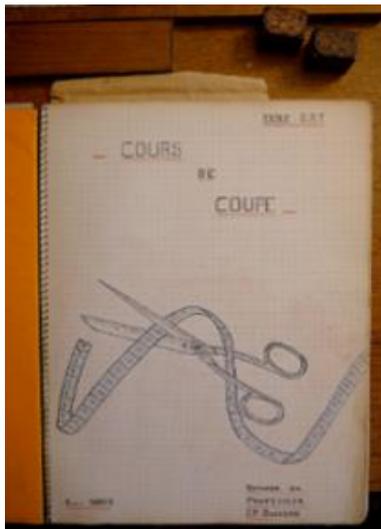
Zoom sur sa « vieille amitié » avec Jean-Claude Grumberg : une histoire de tailleurs...

Quand il revient avec nous sur ce qui le lie au dramaturge, Robert Bober évoque d'abord leur passé commun. Avant de devenir écrivains, tous deux ont été tailleurs, un métier qui « a laissé des traces tenaces » chez l'un comme chez l'autre (*Par instants, la vie n'est pas sûre, ibid.*, p. 272) : « Tout ce que j'ai pu faire dans ma vie m'a aidé à faire ce que je fais de la manière dont je le fais. Je n'écris pas comme les autres... Y'a quelqu'un qui est un peu comme moi, c'est Jean-Claude Grumberg. Quand il a lu mon dernier bouquin, il m'a téléphoné, il me dit : "Robert, ton livre, j'aurais pu l'écrire". Voilà. Mais effectivement, lui aussi a été tailleur, et la différence entre lui et moi, c'est que moi j'étais meilleur tailleur que lui⁴. » (*Les mémoires à l'œuvre de... Robert Bober*, « Écritures : cinéma et littérature », 5'30-6'04)



³ Respectivement 6'28-8'27 et 15'20-19'00.

⁴ Ce que vient confirmer Jean-Claude Grumberg dans l'émission de Vincent Josse *Le grand atelier* du 19 décembre 2021 : https://www.franceinter.fr/emissions/le-grand-atelier/le-grand-atelier-du-dimanche-19-decembre-2021?fbclid=IwAR1SYIDiYUBSrPvW86u03Af4d-rLthUE5Q_7gvFT1D4opcsyr3-NfXxeKJ4



« C'est le mercredi 18 avril 1979 qu'eut lieu la première représentation publique de *L'Atelier*. [...] Jean-Claude, qui tenait absolument à avoir mon avis sur la pièce et sachant que je serais absent le soir de la première, m'avait demandé d'assister le dimanche 15 à la répétition générale de la pièce. [...] Ce n'était pas seulement l'avis d'un ami qu'il attendait, mais d'un ami qui, comme les personnages qui venaient d'évoluer sur scène, avait lui aussi été tailleur dans les années qui avaient suivi la Libération. [...] Par jeu, je lui ai tout de même demandé pourquoi, lorsqu'on le voyait coudre, il ne mettait pas de dé.

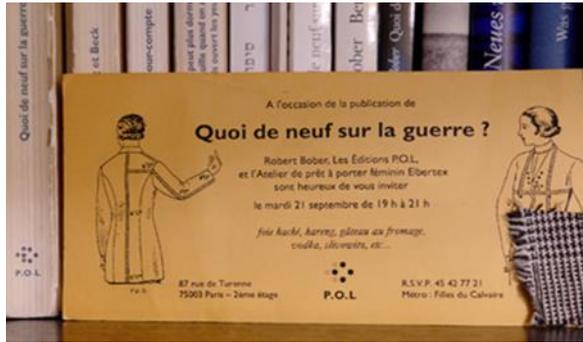
- J'en mettais aux premières répétitions, m'a-t-il dit, mais dès que je marchais de long en large il se cassait la gueule. Alors je le mets plus.

Si j'avais fait cette réflexion à Jean-Claude, même sous forme de plaisanterie, c'est que je me souvenais encore bien de l'époque où Monsieur Grynspan m'avait pris en apprentissage. Comme il lui arrivait encore de faire des costumes sur mesure, il avait tenu – parce que c'était comme ça qu'il avait appris le métier – à m'apprendre à coudre à la main avant de m'apprendre à piquer à la machine. Aussi, les premiers temps, du matin au soir, un dé à coudre ne quittait pas mon doigt. Au point que, finissant par oublier sa présence, il m'arrivait parfois de le garder après ma journée de travail, et que c'est seulement en présentant dans l'autobus mes tickets au contrôleur, que je m'apercevais que mon dé était encore, comme chez lui, au bout de mon doigt. » (*Par instants, la vie n'est pas sûre, ibid., p. 269-270*)



« Lorsque par l'écriture j'ai replongé dans mon premier métier, le stylo remplaçant l'aiguille, je n'aurais pas été surpris de trouver un dé au bout de mon doigt. Un dé que je croyais avoir oublié mais qui, comme une langue maternelle accompagnée de souvenirs, resurgissait » (*Ibid., p. 271*). Et ce dé-langue maternelle, dé d'homme à bout ouvert comme il nous l'expliquera, dé auquel il consacre dans *Quoi de neuf sur la guerre ?* un épisode

drôle et poignant à la fois, c'est sur son bureau que nous l'avons retrouvé...



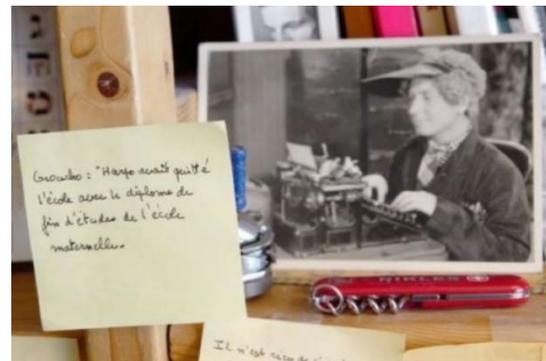
« Il me restait à savoir comment là-haut j’allais raconter que mon dé à coudre était tombé au fond des cabinets. Surtout devant Mme Himmelfarb. C’est sans oser la regarder que j’ai vaguement bredouillé que mon dé était tombé de ma poche quand j’ai baissé mon pantalon et que je n’ai pas eu le temps de le rattraper. M. Himmelfarb a éclaté de rire et il a ouvert le tiroir de sa machine à coudre.

“Tiens, il m’a dit en me tendant un dé, prends celui-là. Il doit être à ta taille. C’est celui que mon père avait acheté quand j’ai appris le métier. Essaie de ne pas le perdre, comme ça tu pourras le donner aussi, quand à ton tour tu auras un apprenti.”

Ce dé, je ne l’ai jamais donné. Je l’ai perdu dans le train qui nous a tous emmenés quand les Allemands, aidés de la police polonaise, ont arrêté les Juifs de Szydlowiec. » (*Quoi de neuf sur la guerre ?*, Paris, P.O.L, 1993, p. 201-202)

Et nous avons également débusqué, nichée derrière un post-it jaune, sur l’une des étagères de sa bibliothèque, une canette de couturier...

Autant de traces d’un passé qui ne se dérobe pas, ni dans son refuge d’écrivain, ni dans ses rêves⁵ : « Je suis au Mémorial prêt à dire quelques mots de présentation, et au moment de prendre la parole, la table sur laquelle j’ai posé quelques notes se transforme en machine à coudre. » (*Par instants, la vie n’est pas sûre, ibid.*, p. 271-272).



Encore moins dans ses œuvres : « Tous ces métiers [...] m’ont construit, m’ont nourri, et on en retrouve des traces dans tout ce que je fais, soit film, soit livre. » (*Les mémoires à l’œuvre de... Robert Bober*, « Écritures : cinéma et littérature », 4’46-5’03)

Il est un autre tailleur dont Robert Bober a croisé le chemin. Il s’agit du peintre Serge Lask dont il était le moniteur en colonie de vacances, à l’époque où le petit Serge vivait en maison d’enfants de déportés et de fusillés. Cette histoire, il la raconte dans le très beau film qu’a réalisé Giovanni Ricci-Novara pour le MAHJ : « Il a été tailleur de 15 à 30 ans. Il faut savoir aussi que ce métier de tailleur, il l’a appris et exercé dans l’atelier du père. Cet atelier, c’était le lieu de sa petite enfance, un lieu où tout le monde avait été là. » (*Serge Lask Kaddish 1999 - Le regard de...Robert Bober*, 3’13-3’28)

« Serge Lask avait cinq ans lorsque sa mère a été déportée. Lui aussi avait été tailleur. Les dessins sont venus après. On y voyait souvent des zèbres, ces animaux à rayures.

⁵ On trouvera sur le site du MAHJ une lecture par Robert Bober, depuis son bureau, de l’extrait racontant l’ensemble du rêve : <https://www.mahj.org/fr/programme/robert-bober-75806> . La canette y est évoquée : cette lecture est l’occasion pour l’écrivain-tailleur d’en expliquer l’usage.

Puis il s'est mis à recopier les pages d'un livre écrit en yiddish. Cette langue qu'il ne parlait pas, qu'il ne lisait pas, qu'il ne savait pas écrire, il avait décidé de la peindre. Langue devenue matière, indéchiffrable et pourtant présente, déposée pour que quelque chose ne se perde pas, qu'il en reste une trace. » (*Par instants, la vie n'est pas sûre, ibid, p. 160*)



Ce tailleur devenu artiste-peintre, Jean-Claude Grumberg l'a connu également. Robert Bober nous le rappelle : « En 1999, pour une plaquette éditée à l'occasion d'une exposition des œuvres de Serge Lask, Jean-Claude Grumberg avait écrit : "Nous nous connaissons, Serge Lask et moi, bien avant qu'il ne pense à peindre, bien avant que je ne songe à écrire. Déjà il était silencieux..." » (*Ibid., p. 160*)

Cette présence de Serge Lask, nous la retrouvons sur l'une des étagères de la bibliothèque du romancier, un carton d'invitation en lettres yiddish peintes, comme nous avons repéré dans la montée de l'escalier l'un de ses tableaux accroché au mur...

